

L'été, la plage, notre bande de momes, une deuche, une bonne soeur, sains et saufs

On s'était retrouvés livrés à la plage de Kerzini, c'était les grandes vacances. Combien étions-nous, six ? Environ. Le petit frère, la jeune voisine, la cousine éloignée (mais proche et égale en âge), deux autres invités d'âge similaire, et la collégienne, Françoise. Elle devait faire dans les treize quatorze ans la grande. Moi c'était quatre de moins. Le petit cinq derrière. On avait passé la journée sous un ciel sans nuage, à nous baigner, faire des châteaux, à jouer. Il faisait chaud, le temps passait en coups de soleil. On ne le voyait pas filer ! Mais un moment, toute énergie dispersée à jouer à nager et à se dorer, Françoise dit quand même qu'il serait peut-être temps qu'ils viennent nous chercher. Oui, opinions-nous en chœur, comme à l'accoutumée. Mais ils ne venaient pas. Patience, disait-elle. Mais après longtemps à attendre ils n'étaient pas venus. La plage se désertait, nous restions. On commençait à se demander. On se sentait quand même un peu seuls au monde. Alors elle dit qu'il était tard, qu'il fallait rentrer, qu'on nous avait sûrement oublié.

On prit la route à la queleuleu. Bah, six sept bornes à panard, ça le fait peinard. Mais on était quand même un peu cramés. Assez vite, le petit se mit à pigner, comme d'habitude ! On le poussait à avancer. Je n'en menais pas large non plus... La grande nous dit de l'aider. Enfin ça n'allait plus après deux kilomètres en tongues, à peine vêtus d'un tee-shirt et d'un maillot. On avait beau s'encourager, on commençait à nous sentir vraiment las. Mon petit frère pleurait à chaudes larmes. Alors Françoise nous dit qu'on allait faire du stop. C'était parti, pouces tendus et mains pendantes. Nous attendîmes. Un peu, pas beaucoup. Hop, une deuche s'arrêta sur la bas-côté. C'était une bonne sœur. Et c'est comme ceci qu'on rentra la voiture pleine à craquer d'enfants avec la bonne soeur au volant. Bringuebalantes. Elle nous ramena au bercail, à la ferme. Holala. On était contents ! Et les parents, soulagés. Ils nous avaient carrément oublié. Zouh ! Plus d'enfants. Ils étaient heureux de nous retrouver, parce qu'ils s'étaient inquiétés en fin d'après-midi, mais quand ils avaient été nous chercher on n'était plus là. Avec une bonne soeur, quand même, cuisants souvenirs ensoleillés à la mémoire.

On était morts de fatigue et à bout. Tout fut bien parce que bien fini. Il était temps de nous passer la pommade et d'aller à table.

Ca coûte bonbon

Face à l'entrée de l'école jouxtant la Cité, il y avait une boutique qui vendait des confiseries. Comme tous les enfants, nous en étions friands. Je prenais le bus le matin avec le petit frère qui allait à l'école maternelle le bébé. En même temps, il y avait un autre enfant de mon âge. Lui s'achetait beaucoup de bonbons, pour dix francs il en avait un paquet. Des bananes, des fraises, des réglisses, des acidulés, des malabars, carambars, des oursons... Et quantité d'autres surprises. Il avait les dents pourries. On était tous accrocs. Moi j'avais un peu de monnaie aussi de temps en temps pour m'offrir ma dose. Bref, elle faisait son caramel au beurre la tenancière, idéalement située à la sortie les mêmes alléchés par les goûts les formes et les couleurs accouraient payer leur dîme de sucrerie, on en consommait des pépettes. C'était sans compter sur notre bande de loubards en herbe. Un coup jaillit du collectif mené quand même par deux, trois grands plus assurés, l'idée subversive qu'on nous instiguait dans notre école particulière, et nos familles un peu spéciales encore que, cela est relatif, l'idée audacieuse de faire un casse à la banque des bonbons. Comme le nombre dilue le délit, nous décidâmes une fin d'après-midi de nous ruer dans le magasin et de piquer un max de bonbecs et de nous tirer aussi sec. Nous avons entraîné à notre idée une grande partie de la classe, et des fillettes aussi même, c'est donc une quinzaine de petits pirates et princesses à bêtises des bacs à sables qui débarquèrent à cris à rire et à dia. La vendeuse hors d'elle tirait là une oreille, tenait de l'autre pogne des cheveux, gueulait aux voleurs, mais nous lui arrachâmes les prisonniers de ses grosses paluches et avec des poignées pleines de barres en sucres, nous nous tirâmes victorieux aussi sec à grandes enjambées liliputiennes dans un élan euphorique et déchaînés, en coeur battant à tout rompre. Puis à l'écart nous nous gorgeâmes de notre butin, nous tapant sur l'épaule et nous bourrant les côtes à coups de toi alors t'as vu hein et tout.

Petits Adams sans culotte

Mon grand copain avait invité toute la bande à son anniversaire. On était dans la baraque, que des garçons. Un anniversaire ça compte à dix ans. On était entre nous en dehors de l'école, et puis, je ne sais plus comment ça a commencé, c'était début mai, il faisait beau et chaud on a commencé à enlever nos tee-shirt. Et puis ensuite le pantalon et on s'est retrouvés en slip. Et tout à coup, sans doute le plus audacieux d'entre nous, a lancé l'idée de se foutre à poil. C'était quand même vachement osé. On a quand même hésité. Tout le monde n'était pas chaud. Mais c'était excitant, comme quelque chose d'interdit. Et voilà comment un à la suite de l'autre on s'est dévêtus de notre ultime attribut d'Adam imberbe en herbe. On peut pas dire que personne ne ressentait un peu de honte au début, parce qu'on était pudiques dans l'ensemble. Mais c'était tous pour un un pour tous ou rien. Je crois bien qu'il y avait un ou deux récalcitrants encore à ce moment là. On s'est rués dehors et on a joué sur la pelouse au foot à oilpé, et aussi à la balançoire à la corde au trapèze et à grimper au portique, à jouer avec des bouts de bois à l'épée à grands cris. Un air de la guerre des boutons, une mélodie de deux ans de vacances en tête. Entre temps on allait et venait prendre une part de gâteau et boire des verres de jus de fruit. Je ne sais pas où étaient les parents à ce moment là ils devaient vivre leur vie, à part un ou deux qui nous ont vu en laissant faire. On s'est retrouvés en fin d'après-midi dans le hangar allongés sur les roundballers, là on a tenu conciliabule tous tout nus. On a commencé à nous rendre compte de ce qu'on faisait. On riait un peu gênés en même temps, on se regardait quand même même si on ne se commentait pas et puis, de peur que leurs parents, aussi, mais on était là, à égalité. Aucun ne regrettait et chacun était content en fait. C'était un sacré truc, extra. De peur que certains ne se fassent gronder on s'est jurés de ne pas en parler. Ça a fini comme ça a commencé, on est allés se rhabiller et puis nous sommes rentrés sagement chacun chez soi quand on est venus nous chercher.

Classe hétérogène

Nous étions dans la même classe et pourtant nous étions séparés, par une cloison poreuse. Aux premier rang, sur la droite, il y avait notre bande. Sur la gauche des filles en parallèle. Plus on allait vers le fond, plus on trouvait les plus proches de l'école. Je veux dire, ceux et celle qui habitaient les tours de la Cité HLM. Ceux et celles dont les parents étaient au chômage ou ouvriers, femmes de ménages, etc. Ils y arrivaient moins bien. Moi aussi j'habitais en HLM, ailleurs, rue Messidou. Et ma mère suivait des études d'assistante sociale. Et je ressentais un peu un malaise. Je me sentais un peu entre deux, même si je faisais partie de la bande. Au fond de moi je ne vivais pas bien cette séparation de classes au sein de la classe. Des fois ce n'était pas simple. Comme quand des élève en difficulté avaient gâché une séance cinéma à coups de cris, et qu'ils s'étaient fait bastonner par la suite dans la classe par notre maître pourtant éclairé - qui s'était défoulé ? Il les avaient pris à l'écart, on entendait les cris de l'extérieur... C'était dur. Ou quand la caisse commune dans le placard fermé à clé avait été dérobée par intrusion une nuit : on se doutait des grands frères. Ou quand on avait vu les grands frères drogués à la colle dans un parc avec un de la classe. Certains étaient battus en classe comme à la maison, aussi. Il se trouva une fois, comme j'étais hésitant, que je souhaitais me lier d'amitié avec eux aussi, qu'un de ces élèves récalcitrant m'appela par mon nom en accentuant la dernière syllabe, et fut repris par les autres. Je pleurai alors. Mes copains me défendirent bien, mais je me sentais coincé, et aussi un peu humilié. Quand on jouait aux billes, au moins il n'y avait plus de barrière. Comme quand on faisait du skate, quand c'était la mode à l'école un temps. Ou quand on jouait sur les jeux conçus par un architecte original ami de mes parents. Là on était plus ensemble. A la marelle on jouait entre nous. La fois où le maître avait fait les post-élections dans la classe, chaque élève avait voté comme ses parents. Marchais faisait un bon score. On savait d'où ça venait. Je crois que Coluche avait jeté l'éponge sous la pression, il était absent des candidats au tableau je crois. A moins qu'il ait obtenu un bon score aussi, ma mémoire me joue des tours. Huguette c'était pas mal quand même. Le Pen avait obtenu zéro suffrage il me semble. Normal, quoi. Le cours d'éducation sexuelle j'y avais pas capté grand chose par contre. C'était venu à la suite de zobs retrouvés dessinés au tableau - toujours par les mêmes. Une fois, le maître était malade. Une remplaçante nous avait proposé d'écrire un poème. Je m'étais essayé en rimes. Elle était venue et s'était penchée derrière mon épaule. Elle m'avait encouragé.